

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 NOVEMBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{re} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Notre course à travers les semaines nous fait arriver à Novembre. La Toussaint, c'est le jour de l'an des morts. Les vivants ainsi que des voisins ont alors pour eux une pensée de cérémonie gantée de deuil comme on se gante de blanc pour se débarrasser d'une réception.

Le 1^{er} janvier nous fait soudainement nous ressouvenir qu'il faut aller mettre une carte chez un monsieur, chez une madame dont le nom tenu en respect, considération, reconnaissance ou intérêt, revient à la mémoire aussi régulièrement que janvier retourne au calendrier, ni plus ni moins. Le 1^{er} novembre sonne le même devoir dans les cœurs et, conventionnellement, à chaque foyer tombent des larmes. Le son des cloches de novembre est plus attristant que le son des cloches de décembre ou de février, parce que la convention, la mode le veut.

Béni soit la mode ! Combien de morts n'auraient jamais sans elle une pensée ? Il y a tant de braves filles qui désapprendraient la douceur miroitante du bristol si le jour de l'an ne rappelait des serments aux amoureux de naguère !

Il est des tombeaux qui ne craignent pas le départ de novembre pour la fleur du regret qu'ils font épanouir ; mais il en est d'autres, les plus nombreux, presque tous, à qui le mois des morts fait grand service ou gros dérangement, en rappelant chaque année leur existence.

Ne nous étonnons point. Sans l'oubli, la mort serait presque bonne et, au contraire, elle est un désespoir. La fin de la vie n'est que le vestibule de la nuit noire qui est l'oubli et où l'on doit parvenir, avec plus ou moins de vitesse, selon le regret que l'on aura mérité de la terre...

Parlons autre chose. De la mort il faut peut-être penser prou, mais sûrement deviser peu. Les heures se passent avantageusement d'un surcroît de tristesse. L'évocation des hypocrisies du monde mesquard d'ailleurs au réel charme légendaire de novembre.

* * * Oui, par le masque de Satanas, je maintiens que ces larmes du mois des morts sont hypocrites autant que si, au lieu d'être de novembre, elles étaient de crocodiles. Et si véritablement que le mois où l'on pleure à profusion est aussi celui qui sert de préliminaire au carnaval et durant lequel l'on rit le plus aisément parce que l'on ne s'est pas encore éteint sous prétexte d'amusement, et l'on ne fait que commencer à semer la calomnie dans les salons de par une invitation à ratisser les plates-bandes de l'amitié.

A propos, j'ai été l'autre soir convié à faire de force bailler des huitres, chez une amie. Avouez par enthousiasme qu'un journaliste peut s'estimer heureux de n'avoir point d'autres baillements sur la conscience. Or, c'était charmant, parce que ce n'était pas

guindé, parce que—oubliez sur cette ligne les huitres—les invités se trouvaient chez eux.

Le mois est aux huitres plus sincèrement qu'aux défunts. L'actualité m'autorise à tirer une leçon de ma dernière interview avec les mollusques qui, en face du poète Monselet représentent, selon Jules Renard le parfait bonheur terrestre.

Une barrique d'huitres a—commençons par le commencement—un charme intrinsèque moins équivoque et plus généralement exécrables, que par exemple un anniversaire de naissance, des noces de carton ou un visiteur plus ou moins célèbre : sur une carte d'invitation le mot n'a sûrement pas une moindre attirance. Il s'ensuit donc qu'une petite convocation autour d'une barrique condamnée au sacrifice est rarement ennuyeuse. Un ami s'est même permis de me faire entendre qu'en ouvrant ainsi des huitres, il a trouvé une perle et s'y est, entre une branche de céleri et un doigt de café noir, incontinent fiancé...

Mais les pierres précieuses qui s'affinent parfois dans l'eau salée d'une huitre se perdent le plus souvent en accompagnant lesdites huitres dans la soupe, la marinade, la friture ou à quelques autres cérémonies culinaires. Ainsi—je compare, au risque de m'entendre renommer moule—la plupart des jeunes filles que l'on rencontre en ces agapes intimes entravent trop fréquemment leur gentillesse d'un cérémonial qui les rend si visiblement exécrables, sans compter que trop de manières écorchent sensiblement le bon sens sinon le savoir-vivre. Et puisque nous avons entamé les huitres, je ne permettrai d'indiquer comment se passe une fête aux huitres chez les gens qui savent vivre.

D'abord, les invitations se font le jour même de la réunion, afin d'éviter les habillements de gala aussi déplacés devant des huitres qu'en face d'une chaudière de sucre d'érable et que dans une charrette de promenade. Il est en effet évident que malgré tout le souci des ouvriers on doit s'attendre à quelques éclaboussures, insignifiantes sur une étoffe mais désastreuses sur la soie ou le satin d'une toilette, voire sur une peau trop chimiquement blanche.

Les convives ont une heure pour se saluer ; les messieurs discutent sur les pronostics de la bourse, les dames se chuchotent les scandales inédits ; puis les huitres sont servies dans une salle à manger et fort convenablement même dans une cuisine, à l'état naturel, c'est-à-dire sans avoir été lavées comme l'hérésie se commet odieusement trop souvent. Les dames—de grâce sans gants !—s'installent aux tables sur lesquelles se trouvent des carafes de sauterne, des jattes de biscuits secs, des corbeilles de tartines de beurre, un vase de céleri, des quartiers de citrons, des épices. Les messieurs ouvrent les huitres, le long d'une table voisine alimentée à chaque bout d'une cloyère, et entretiennent agréablement d'huitres, de vin et de propos pas trop lourds à digérer l'appétit d'une ou de deux dames.

Après les huitres crues, une soupe fortement épicée est au surplus bienvenue, avec une tasse de café, des gâteaux, fruits, bonbons et fromage sur une table décorée de fleurs ou—suprême chic—d'un buisson d'écrevisses auquel cependant Brillat-Savarin défend de toucher. C'est pour les yeux. Puis une cigarette, au salon de la danse et de la musique.

* * * Depuis qu'Adam, ce cruel homme,
A perdu son fameux jardin
Où sa femme, autour d'une pomme
Gambadait sans vertugadin,
Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célèbre, plus célébré
Mieux fait, plus joli, mieux hanté
Mieux exercé dans l'art de plaire...

Si Musset n'avait pas dû s'en aller avant le siècle qui l'a vu naître, il aurait à coup sûr réservé ces vers pour l'exposition pan-américaine qui s'éteindra le 2 novembre, nous dit un spirituel journaliste, dans une extraordinaire illumination. Voilà bien comment finira, en fumée d'artifice, cette foire gigantesque tant célébrée, dont l'organisation a peut-être usé un grand nombre d'intelligences, qui a suscité des jalousies et

des rancunes qui n'existaient pas entre les exposants de classes différentes, qui a prodigué des médailles qui feront hausser le prix des produits primés, qui s'est même permis d'indiquer la paix au Venezuela et à la Colombie, comme si les *casi belli* étaient aussi des matières d'exhibition.

Tout ça est fini. La vaste exposition qui a émerveillé toutes les Amériques, d'un seul coup redeviendra un pâturage vulgaire. Les faux palais de marbre, si joliment hantés, si bien faits pour plaire, redeviendront du plâtras :

Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine ;
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux
Ou l'on célébrait vos merveilles
Nous ont assourdi les oreilles :
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

HENRY D'ELS.

LA FÊTE DES MORTS

Lorsque novembre arrive, les feuilles, en nonchalants tourbillons, tombent jaunies, sur le sol humide ; les branches dont elles se détachent et qui semblent leur adresser un dernier signe d'adieu, s'étirent, se plaignant doucement dans le vent qui les agite.

Une ineffable mélancolie, un mystérieux recueillement, envahissent nos âmes aussi. Dans ce crépuscule de l'année, il semble que des fantômes—fantômes chers, cruels parfois, mais toujours caressés—promènent à côté de nous leur impalpable forme. Et l'on croit entendre, sous les grands bois remplis d'âcres parfums, au bord de l'onde qui tristement confie ses soupirs à l'aquilon naissant, comme une lugubre mélodie :

" C'est la chanson des trépassés
Dans la brise plaintive,
C'est l'écho des bonheurs passés
Qui vers nos cœurs arrive."

Ah ! que la fête de ceux qui ne sont plus, la *Fête des morts*, est bien à sa place en ce moment désolé. C'est un jour rempli de poignants et doux souvenirs, d'inconsolables regrets que celui où nos pauvres aînés reçoivent, couchés dans la terre, les guirlandes que notre affection fidèle a tressées pour eux. Il faut suivre une odorante jonchée, comme celle que l'on sème sous les pas des jeunes époux, pour arriver jusqu'à leur tombe !

Il n'est pas de peuple qui ne le possède, ce respect des morts. Depuis l'antiquité, les hommes, qui ont oublié tant de choses, le pratiquent toujours...

Ce fut au Xe siècle que saint Odilon, moine de l'abbaye de Cluny, institua dans tous les monastères de sa congrégation la fête commémorative des fidèles défunts. L'institution de cette fête doit son origine aux exhortations d'un ermite de Sicile, auquel des suggestions intimes avaient révélé que les prières des moines de Cluny étaient particulièrement efficaces aux âmes du purgatoire. Mais la fidèle dévotion dont cette fête d'affection, de souvenir, de respect, est l'objet, n'est pas particulière au christianisme : dans toutes les religions elle existe, chez tous les peuples on en trouve la trace. Les Druides la célébraient, la nuit du premier au deux novembre. Dans les rites de cette nuit mystérieuse, les Gaulois avaient réuni plusieurs cérémonies se rattachant à l'idée principale de la funèbre solennité (mais avec un sens philosophique plus étendu), que par la suite les chrétiens partagèrent en différentes fêtes séparées, sans qu'ils se doutassent probablement de quelle source elles leur venaient.

* * *

Combien nous aimons à nous entretenir avec ceux qui nous furent chers ici-bas et que la mort nous a pris. Ces méditations bienfaisantes, auxquelles il nous est si doux de demeurer fidèles, sont plus générales en ces jours de fête funèbre. Chacun va voir les siens et c'est une précieuse consolation que met en nos cœurs l'accomplissement de ce pieux devoir.

Penchés auprès du mausolée d'un père bien-aimé,